



.

LA SOCIÉTÉ DES GRANDS FONDS

PREMIER ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
OÙ EST ÉTABLI LE SIÈGE, À L'ANGLE D'UN LIVRE
ET D'UN LECTEUR, D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE

01

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

*Full fathom five thy father lies;
Of his bones are coral made;
Those are pearls that were his eyes:
Nothing of him that doth fade
But doth suffer a sea-change
Into something rich and strange.*
William Shakespeare, *The Tempest*

La critique se trompe toujours, et trompe toujours, lorsqu'elle prétend exclure l'émotion de ses verdicts. Souvent, de nos jours, ceux qui, dans quelque tribune publique ou repli privé, voudraient se porter garants de la vérité littéraire, évoquent avec force les vertus cardinales de la *rigueur* et de la *lucidité*. Dans le meilleur des cas, ces apôtres de l'objectivité, vociférant, le front plissé et les poings serrés, sont possédés d'une rage expressive qu'on ne peut attribuer qu'à la passion. La rigueur, quand elle n'est pas qu'un mirage de l'absolu, n'est

parfois que le nom d'emprunt d'une rigidité techniciste, dont la retenue nie l'ampleur de la négation qu'elle opère. Et, pour ce qui est de la lucidité, c'est un état passager, une vérité aussi tremblotante qu'une confession au polygraphe. Bien que le dictionnaire nous assure qu'elle soit l'antonyme de l'emportement, elle ne se gagne, en dernière analyse, qu'à la sueur des aveux.

La littérature, quoi qu'on en pense, n'est pas qu'une collection d'effets de langage ou de style, ou, pire encore, de définitions à revoir. Elle ne se

laisse pas réduire à un ensemble de propositions à défendre, qu'elles soient linguistiques, idéologiques ou théoriques. Certes, la vérité littéraire se trouve ailleurs qu'en elle-même, mais pas seulement dans un temps perdu d'avance, ou, pis encore, dans le dictionnaire, la grammaire et la syntaxe, le programme du parti ou la dernière somme critique, aussi complexes soient les codes proposés.

Sachant aujourd'hui de science certaine le *pathétisme* de toutes nos tentatives de déchiffrement, j'affirme que la littérature doit tout à la conscience de notre corps étrangement replié, et à notre tête penchée, pensante et pesante. En lisant, nos consciences sont suspendues au précaire point d'appui de nos mémoires et de nos imaginations et nos regards glissent sur l'horizon des lettres, sur la ligne de partage entre le monde entier et nous-mêmes. Nous touchons, du bout des doigts, à fleur de page, aux seuls *faits* littéraires qui soient : l'évidence que quelqu'un d'autre que nous, ailleurs qu'ici, a écrit ce que nous sommes seuls à lire, ici, maintenant. Et, dans cette algèbre à deux inconnues, nous conjuguons le premier et le dernier des temps perdus qui comptent. Toute littérature est issue de cette somme minimale : autant dire que toute littérature est, d'abord et avant tout, *mineure*.

Le département de lettres ressemble à s'y méprendre à la case *départ* du plateau de Monopoly, mais il ne faut pas s'y tromper : le jeu a commencé bien avant qu'on nous en enseigne les règles. On nous l'a dit, « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.* » Qu'oublie-t-on en formalisant, que ce soit chez les théoriciens de la littérature ou sous l'influence hypno-démagogique de certains discours de masse, notre rapport à la lecture ? La plupart d'entre nous venons à la littérature par des voies détournées, en en découvrant par hasard le sésame, et en pénétrant, sans le savoir, au-delà d'un seuil dont nous ne reviendrons plus. Dans nos vertes années, ce sont des *mondes* que nous espérons rejoindre sous couvert d'un livre. Nous cherchons les passages secrets qui s'ouvrent entre les mots et les images, pour nous y faufiler, et en revenir riches d'une histoire dont le trésor n'appartiendrait qu'à nous. Nous confondons d'abord nos vies rêvées avec notre avenir. Puis, nous enfonçant toujours

plus avant dans les livres, nous découvrons peu à peu que leurs miroitements viennent des *mots* dont ils sont faits, et nous savons que l'avenir ne sera pas ce qu'il semblait. Nous inventons alors une autre façon de croire en la littérature – ceux qui parviennent au cœur du mystère rejoignent le cercle restreint des initiés, qui commencent à écrire pour retrouver le chemin, la promesse, où les a menés la lecture. Souhaitons-nous nous rappeler ensuite ce que chaque bambin déjà sait d'expérience et renouer avec cette certitude : que la découverte du langage ne représente qu'un épisode – certainement pas le moindre – de l'exploration de la vie. Car nous tombons en littérature comme nous venons à naître : par le hasard de certains accouplements. Et nous acceptons le pouvoir qu'exercent sur nous les livres comme nous acceptons le fait de vivre, sans savoir par quelle voie obscure nous nous sommes retrouvés égarés là, en plein monde.

Ce qu'on appelle la critique, quand elle dit vrai, est capable d'exposer la vraie nature de la lecture, qui se manifeste en marge du discours, à la jonction intime d'un corps et d'un livre. Quel lecteur qui se respecte n'a jamais cru atteindre, entre les pages d'un livre, le cœur caché des choses, battant la chamaille à l'angle des apparences ? Qui n'a jamais eu l'illusion d'avoir enfin retrouvé, à quelque tour de phrase, un *lieu* pour son âme ? De telles notions ont la vie dure, mais échappent, dans l'intuition de l'instant, aux arrêts de la raison pure. Nous les avons apprises dans la petite enfance, et le temps de les exorciser est depuis longtemps passé.

Absorbés par un roman ou un recueil, nous désirons devenir romanesques ou poétiques. Un livre et son lecteur scellent le pacte d'une société secrète et périssable, qui variera au fil des pages et au cours d'une vie. En lisant, nous donnons naissance à une créature orpheline, équipée pour se mouvoir en marge des mondes ou bien pour rejoindre le cirque.

La critique dont je rêve – et qui, je sais, existe depuis toujours – reconnaît simplement d'où elle vient, et ce qu'elle a oublié, à force de parler. *Il était une fois*, cela s'appelait de l'*essai*, et un *je* y pensait comme il *était*. Mais pourquoi se complaire dans l'usage de l'imparfait, alors que nous savons très bien qu'un auteur, tant qu'on le lit, ne peut

jamais sembler tout à fait *passé* ? Le fait qu'une distance insondable nous sépare ne devrait pas décourager : la lecture fournit un appareil pour marcher à l'aise dans d'autres mondes, peuplés de monstres, de morts et de tous les autres possibles.

Voilà une voie pour comprendre, en première instance, l'intitulé de ce *Bathyscaphe*. L'union d'un livre et de son lecteur donne naissance à une étrange créature. Elle invite à se risquer aux profondeurs qui béent à un pas de nos quotidiens, et à recycler le grand air du monde pour se mêler aux chatolements océaniques de tout ce qui n'est pas nous. Car on peut en toute sécurité se plonger en littérature comme pour s'y noyer, en se disant que le simple fait qu'une histoire soit racontée constitue

en soi une fin heureuse.

Fallait-il, au nom de la rigueur, ou de la lucidité, résister à la métaphore et éviter ses dérives ? Je n'en suis pas certain, je ne sais plus, et ce n'est pas grave. Par ici, seuls les poissons font école. Je préfère déclarer fondée, en songeant à Nemo dans son salon sous-marin, une *Société des grands fonds*, et prêter serment de me laisser porter, au fil de son feuilleton, et en imitateur sautillant de l'hippocampe, à travers ma mémoire de lecteur, pour repêcher les perles submergées dans la mer intérieure où je plonge lire, et où ma mémoire et mon imagination s'enracinent, ondulant comme plancton au gré des courants. Souhaitez-moi la lucidité du poulpe et la rigueur du corail. •

LE BATHYSCAPHE N°1,
PRINTEMPS 2008

—

LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

